

Peter Schöttler

Fernand Braudel, prisonnier en Allemagne : face à la longue durée et au temps présent¹

Il semble avéré qu'un grand et sérieux livre d'histoire ne peut s'écrire que sur le bureau de l'historien. Aux yeux du public, l'historien passe, traditionnellement, pour un homme de cabinet, voire pour un « rat d'archive », et certainement pas pour un « homme d'action » (comme on disait autrefois) – voire pour un aventurier. Par conséquent, tout livre qui n'a pas été conçu dans ces conditions constitue une véritable exception. Et de telles exceptions consistent en général en textes non-scientifiques, tels que les mémoires, journaux, essais etc. Que penser alors d'un ouvrage rédigé en captivité mais assez érudite pour être accepté comme thèse d'État en Sorbonne ?

Pourtant, quand on y réfléchit, reviennent à la mémoire quelques exemples de livres écrits dans des conditions particulières : en prison, dans un camp ou dans la clandestinité. Au-delà de l'exemple de Braudel dont il sera question ici, je pense notamment à deux grands livres d'histoire : *l'Histoire de l'Europe* de Henri Pirenne, écrite en 1917–18 en résidence surveillée dans une auberge de Creutzburg an der Werra en Thuringe,² et la thèse de Charles Higounet, *Les Allemands en Europe centrale et orientale au Moyen Âge*, rédigée entre

¹ Une version abrégée de cet article est parue dans les actes du colloque Captivités de guerre au XX^e siècle, organisé à Paris par l'Institut d'histoire du temps présent, l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire et la London School of Economics en novembre 2011 : Anne-Marie Pathé/Fabien Théofilakis (éds.), *La Captivité de guerre au XX^e siècle. Des archives, des histoires, des mémoires*, Paris, Armand Colin, 2012. Cf. le rapport (en anglais) : [<http://hsozkult.geschiede.hu-berlin.de/index.asp?id=4006&view=pdf&pn=tagungsberichte>].

² Henri Pirenne, *Histoire de l'Europe. Des invasions au XVI^e siècle*, éd. par Jacques Pirenne, Alcan, Paris, 1936.

1940 et 1943 dans l'Oflag VIII G à Lamsdorf en Haute Silésie.³ Mais on pourrait citer encore d'autres livres écrits en cachette comme ceux de Louis Halphen ou de Jules Isaac,⁴ et cela vaut même d'une certaine manière pour les grands textes posthumes de Marc Bloch : *l'Étrange défaite* et *l'Apologie pour l'histoire*.⁵ Au delà de l'historiographie il existe encore d'autres exemples, comme le cas classique du *Tractatus* de Wittgenstein, achevé dans un camp italien à la fin de la Grande Guerre, ou tels textes de Sartre, Levinas ou Ricoeur rédigés dans des camps de prisonniers en Allemagne. Sans parler des résistants allemands, comme par exemple le romaniste Werner Krauss qui écrivit son livre sur Gracian dans un bagne nazi.⁶

Bref, non seulement l'expérience du combat mais également celle de la captivité, ont marqué de nombreux savants et penseurs, et cela d'autant plus qu'elle s'étendait sur de longues années. Or c'est ainsi que naquit, entre juin 1940 et mai 1945, un des chefs-d'œuvre de l'historiographie du 20^e siècle, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* de Fernand Braudel.⁷

Comme l'on sait, Braudel a lui-même évoqué trente ans plus tard cette genèse dans un article écrit à la demande du *Journal of Modern History* : « Ce qui m'a vraiment tenu compagnie pendant ces années longues », écrit-il, « ce qui m'a 'distrain', au sens étymologique du mot, c'est la *Méditerranée*. C'est en captivité que j'ai écrit cet énorme ouvrage que Lucien Febvre a reçu cahier d'écolier par cahier écolier. Ma mémoire m'a seule permis ce tour de force. Mais, sans ma captivité, j'aurais sûrement écrit un tout autre livre. »⁸ L'hi-

³ Charles Higounet, *Les Allemands en Europe centrale et orientale au Moyen Age*, Paris, Aubier, 1989.

⁴ Louis Halphen, *Introduction à l'histoire*, Paris, PUF, 1946 ; Jules Isaac, *Les Oligarques*, Paris, Minuit, 1945 ; id., *Jésus et Israël*, Paris, A. Michel, 1948.

⁵ Marc Bloch, *L'Étrange défaite*. Témoignage écrit en 1940, Paris, Franc-Tireur, 1946 ; id., *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, A. Colin, 1949.

⁶ Werner Krauss, *Gracián Lebenslehre*, Francfort, Klostermann, 1947.

⁷ Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A. Colin, 1949 ; 2e éd. fortement remaniée, 1966.

⁸ Fernand Braudel, « Ma formation d'historien » (1972), in : id., *L'Histoire au quotidien* (Les Écrits de Fernand Braudel, éd. par Roselyne de Ayala et Paule

storien ne s'est donc pas laissé décourager par sa captivité, mais a essayé au contraire de profiter de ce temps « libre » pour rédiger, page après page, une Thèse qu'il ruminait depuis longtemps. Et à son retour à Paris il put transformer tous ces cahiers de notes envoyés à Febvre ainsi que ceux qu'il ramenait lui-même en un seul et unique manuscrit prêt à être imprimé et défendu en Sorbonne.

Avant de poursuivre, je voudrais citer encore quelques lignes de cette autobiographie qui prolongent directement le passage de cet aveu décisif, selon lequel à Paris, dans son cabinet de travail, l'auteur aurait écrit un « tout autre livre ». De ce fait, poursuit-il, « je n'en ai pris totalement conscience qu'il y a un ou deux ans, en rencontrant à Florence un jeune philosophe italien. 'Vous avez écrit un livre en prison ? m'a-t-il dit. Oh, c'est pour cela qu'il m'a toujours donné l'impression d'un livre de contemplation.' » Et Braudel de lui donner raison : « Oui, j'ai contemplé, en tête à tête, des années durant, loin de moi dans l'espace et dans le temps, la Méditerranée. Et ma vision de l'histoire a pris alors sa forme définitive, sans que je m'en rende compte aussitôt, en partie comme la seule réponse intellectuelle à un spectacle – la Méditerranée – qu'aucun récit historique traditionnel ne me semblait capable de saisir, en partie comme la seule réponse existentielle aux temps tragiques que je traversais. »⁹

C'est ainsi qu'il pouvait *relativiser* d'une certaine manière les événements politiques et militaires dont il n'était, comme ses compagnons d'infortune, que vaguement informé (notamment par les radios clandestines du camp), mais auxquels personne ne pouvait échapper : Ces événements, « il me fallait les dépasser, les rejeter, les nier. À bas l'événement, surtout le contrariant ! Il me fallait croire que l'histoire, le destin s'écrivaient à une bien plus grande profondeur. [...] Très loin de nos personnes et de nos malheurs quotidiens, l'histoire s'écrivait, tournait lentement, aussi lentement

Braudel, t. III), Paris, de Fallois, 2001, p. 17.

⁹ Ibid., p. 17.

que cette vie ancienne de la Méditerranée dont j'avais si souvent ressenti la pérennité et comme la majestueuse immobilité. »¹⁰

Alors que Braudel voulait, par son récit autobiographique, expliquer *comment* il avait pu écrire son livre et comment il en était arrivé à sa critique de l'histoire des événements politiques, cet aveu fut interprété par beaucoup de lecteurs comme la preuve qu'il était *lui-même* devenu une victime de sa « captivité », c'est-à-dire qu'il ne faisait que « rationaliser » sa situation de prisonnier. Comme si l'histoire « en profondeur » de son livre et sa conception de la « longue durée » pouvaient trouver une explication « existentielle », tandis que la justification intellectuelle explicite, formulée dans le livre, n'avait qu'une importance secondaire – ou ne servait peut-être que d'échappatoire.¹¹

Que signifie donc ce témoignage de 1972 ? Que peut-on en tirer ? Est-il vraiment crédible ? Régulièrement de tels doutes ont été formulés : le récit braudélien ne serait qu'une légende, un roman, fabriqué de toutes pièces par l'intéressé afin d'entourer sa thèse et son travail d'une origine mythique – d'autant plus fascinante et vénérable. En effet, comment un seul homme a-t-il pu mener à bien un tel travail de recherche et d'écriture dans de telles conditions ?

Et puis, à côté et au-delà de ces doutes quant à la véracité du récit, il existe en encore une autre interprétation que l'on peut résumer de la manière suivante : *puisque* ce livre a été écrit dans un camp, il en reflète justement les perspectives spécifiques (et notamment le pessimisme, la passivité et la léthargie de la captivité), si

¹⁰ Ibid., p. 17–18.

¹¹ Sur la réception et la critique de l'œuvre de Braudel, cf. les recueils de Jacques Revel (éd.), *Fernand Braudel et l'histoire*, Paris, Hachette, 1999, et Stuart Clark (éd.), *The Annales School. Critical Assessments*, vol. III : *Fernand Braudel*, Londres, Routledge, 1999 ; « Braudel dans tous ses états », dossier de la revue *Espaces-Temps*, no. 34-35, 1986 ; John A. Marino (éd.), *Early Modern History and the Social Sciences. Testing the Limits of Braudel's 'Mediterranean'*, Kirksville MS, Truman State University Press, 2002 ; idem, « The Exile and His Kingdom. The Reception of Braudel's 'Mediterranean' », *Journal of Modern History*, 76, 2004, p. 622–652.

bien que les concepts de « longue durée » et d'« histoire immobile » ne seraient qu'une sorte de « rationalisation positive » du « syndrome du prisonnier » au lieu de permettre un regard réaliste sur la grande politique du 16^e siècle. Bref, la perspective du livre serait biaisée *dès l'origine* et sa prétention d'objectivité et de scientificité quelque peu douteuse...

Bien entendu, ce n'est pas le lieu pour débattre des conditions de possibilité de l'objectivité historique ni de discuter de l'épistémologie *implicite* de Fernand Braudel.¹² De même, je voudrais mettre entre parenthèses la question de la conception du monde « pessimiste » qui se cacherait éventuellement derrière le concept de « longue durée » ou d'un éventuel « attentisme » politique qui se dissimulerait derrière la critique de l'histoire événementielle par les premières *Annales*, tel qu'André Glucksmann, par exemple, l'a vivement critiqué il y a quelques années.¹³ En revanche, la question générale de la spécificité et de la genèse de la *Méditerranée* me semblent particulièrement intéressante et c'est pourquoi je voudrais revenir sur l'histoire concrète du prisonnier Braudel.

Fernand Braudel, lieutenant au 156^e régiment d'infanterie de ligne, est fait prisonnier avec ses hommes le 29 juin 1940 : une semaine *après* l'entrée en vigueur de l'armistice.¹⁴ Cela se passe dans

¹² Certainement plus proche de Henri Berr, Henri Pirenne, Lucien Febvre et Marc Bloch que d'un Hayden White ou Paul Ricoeur.

¹³ André Glucksmann, *De Gaulle où es-tu?*, Paris, Lattès, 1995.

¹⁴ Pour les détails qui suivent, cf. le récit-témoignage de Paule Braudel, « Braudel en captivité », in : Paul Carmignani (éd.), *Autour de F. Braudel*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2002, p. 13–25, ainsi que : Pierre Daix, Braudel, Paris, Flammarion, 1995, p. 153 et suiv. Sur les prisonniers de guerre français en Allemagne, cf. de manière générale les travaux d'Yves Durand, notamment *La Vie quotidienne des prisonniers de guerre dans les Stalags, les Oflags et les Kommandos, 1939–1945*, Paris, Hachette 1994 ; Rüdiger Oversmans, « Die Kriegsgefangenenpolitik des Deutschen Reiches 1939 bis 1945 », in : Jörg Echterkamp (éd.), *Die deutsche Kriegsgesellschaft 1939 bis 1945*, Munich, Oldenbourg, 2005, p. 729–875 ; et plus récemment : Raphael Scheck, « The Prisoner of War Question and the Beginnings of Collaboration : The Franco-German Agreement of 16 November 1940 », *Journal of Contemporary History*, 45, 2010, p. 364–388.

les Vosges, en pleine zone de combat.¹⁵ Bien que les Allemands aient promis une retraite honorable, Braudel et ses soldats sont envoyés en Allemagne, lui-même étant versé dans un des nombreux *Offizierslager*, abrégés : *Oflag*. Il sera d'abord conduit à Neuf-Brisach, puis à Mayence, à l'Oflag XII B, installé dans la citadelle de la ville.¹⁶

Fernand Braudel, qui a alors 38 ans, restera presque deux années à Mayence. Puis, accusé de gaullisme, il sera transféré dans un camp dans la banlieue de Lübeck, près de la Baltique, l'Oflag X C.¹⁷ Il s'agissait en l'occurrence d'un camp spécial, un *Sonderlager*, pour officiers récalcitrants ou dangereux ainsi que pour quelques prisonniers éminents, tel que le fils de Staline ou celui de Léon Blum. En fait, ce camp particulier ne comptait pas seulement des Français, mais aussi des centaines d'officiers anglais, polonais, belges etc., et comportait des baraques spéciales pour officiers « juifs », séparés des autres, mais protégés par le même statut militaire. Parmi eux se trouvait par exemple l'historien Henri Brunschwig (1904–1989), un ancien élève de Georges Lefebvre et Marc Bloch à Strasbourg, qui aimait souligner n'avoir survécu que « grâce » à Pétain et à la *Wehrmacht* qui l'avaient « sauvé » de la Shoah.¹⁸ C'est donc dans ce

¹⁵ Ainsi Braudel n'eut pas la chance de Marc Bloch, qui se retrouvait, après son évacuation vers l'Angleterre, derrière les lignes et pouvait alors se glisser dans des vêtements civils. Cf. Carole Fink, Marc Bloch, Une vie au service de l'histoire, Lyon, PUL, 1997, p. 207 et suiv.

¹⁶ Aujourd'hui une association se propose de reconstituer l'histoire du lieu : [<http://www.zitadelle-mainz.de>].

¹⁷ P. Braudel, « Braudel en captivité », art. cité, p. 17. Sur ce camp, dont quelques bâtiments subsistent encore au coin des actuels Friedhofsallee et Vorwerkstrasse, cf. Jean-Marie d'Hoop, « Lübeck, Oflag XC », Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale, 10, 1960, no 37, p. 15–29 ; Y. Durand, La Vie quotidienne, ouvr. cité, p. 229.

¹⁸ Entretien de l'auteur avec Henri Brunschwig, 24 novembre 1987. Parmi les prisonniers du camp beaucoup d'enseignants et de professeurs, notamment : Claude Cahen (orientaliste), Yves Congar (théologien), Georges Gusdorf (philosophe), Paul Labérenne (mathématicien), Pierre-Maxime Schuhl (philosophe), Etienne Wolff (biologiste) etc. Voir l'Annuaire de l'Amicale des anciens de l'OFLAG X C.

camp peu ordinaire que Braudel – qui s’y lia d’amitié avec Brun-
schwig et évoquera plus tard leurs « lentes promenades au long du
chemin sablonneux qui entourait notre camp »¹⁹ – vivra et travail-
lera pendant presque trois ans : de juin 1942 à l’arrivée des Britann-
iques le 2 mai 1945.

Au total cinq longues années de captivité. Que faire pendant
tout ce temps ? Vu que les officiers, selon la Convention de Ge-
nève, ne pouvaient et ne devaient pas travailler et que les prison-
niers français, par égard pour le gouvernement de Vichy, étaient
traités plutôt correctement – même si la « mission Scapini » long-
temps ignora le *Sonderlager* de Lübeck²⁰ –, chacun essayait de se
trouver une occupation.²¹ Pour les universitaires ou les étudiants
dans le civil, se présentait notamment la possibilité de donner des
cours ou de suivre des études. Ainsi, dans la plupart des camps fu-
rent créés des « centres universitaires » dans lesquels les profes-
seurs-prisonniers donnaient des conférences et dirigeaient des tra-
vaux pratiques.²² À Mayence, par exemple, on pouvait préparer sa
licence, et il y avait même des agrégatifs qui espéraient pouvoir se
présenter au concours dès leur retour en France²³ – d’autant que

¹⁹ Fernand Braudel, « Henri Brunschwig » (1982), in : id., *L’Histoire au quoti-
dien*, ouvr. cité, p. 340.

²⁰ J.M. d’Hoop, « Lubeck, Oflag X C », art. cité, p. 24.

²¹ Sur les conditions de vie dans les camps de prisonniers en général cf. Rüdiger
Overmans, « Die Kriegsgefangenenpolitik des Deutschen Reiches 1939 bis 1945 »,
in : *Militär-geschichtliches Forschungsamt (dir.), Das Deutsche Reich und der Zwei-
te Weltkrieg*, t. 9/2, Munich, DVA, 2005, p. 729–875.

²² Sur les universités de camp, cf. Y. Durand, *La Vie quotidienne*, ouvr. cité, p. 185
et suiv. ; Laura Hannemann, « Der entfesselte Geist. Die französischen Lageruniver-
sitäten im Zweiten Weltkrieg », in : *Francia*, 33, 2006, p. 95–120; Andreas Kusternig,
« Zwischen ‘Lageruniversität’ und Widerstand. Französische kriegsgefangene Offi-
ziere im Oflag XVII A Edelbach », in : Günter Bischof, Stefan Karner, Barbara
Stelz-Marx (éds.), *Kriegsgefangene des Zweiten Weltkrieges: Gefangennahme, La-
gerleben, Rückkehr*, Munich, Oldenbourg, 2005, p. 352–397.

²³ Dans une lettre à Lucien Febvre du 26 juin 1941, Braudel, qui était depuis 1939
directeur d’études à la IV^e section de l’École Pratique des Hautes Études, désignait
un de ses étudiants comme « élève titulaire ». Je remercie Mme Paule Braudel de
m’avoir très généreusement donné accès à cette inestimable « correspondance de

tout un chacun était dans l'ignorance de la date de la (ou sa) libération, chacun espérant que Vichy négocierait un rapatriement rapide et complet des prisonniers. Mais cette libération se faisant attendre, les *Lageruniversitäten* s'organisèrent de manière plus ou moins officielle et permanente. Souvent elles avaient leurs propres locaux et leurs propres bibliothèques. Dans une lettre, Braudel parle ainsi d'un stock de plusieurs milliers de volumes.²⁴

Braudel était le « recteur » de l'université du camp de Mayence au sens allemand du terme ; en France on dirait plutôt aujourd'hui : le président. Il avait donc le droit, aux yeux des Allemands, toujours très respectueux des conventions universitaires, au titre de « *Magnifizenz* »²⁵ et jouissait de petits privilèges, comme celui de pouvoir emprunter des livres et des revues à la grande bibliothèque de ville. Mayence, à cette époque, n'avait pas d'université comme aujourd'hui, mais une des meilleures bibliothèques municipales d'Allemagne.²⁶ Il y eut donc un échange permanent de livres entre la *Zitadelle* et la *Stadtbibliothek*, ce qui explique la présence impressionnante de références allemandes dans les notes de bas de page de la

guerre » entre son mari et Lucien Febvre dont un « sort malin » (comme aurait dit Braudel) empêche depuis trop longtemps la publication. Dorénavant je citerai cette correspondance en indiquant simplement la date des lettres que Mme Braudel a déjà méticuleusement transcrites et annotées.

²⁴ Y. Durand, *La Vie quotidienne*, ouvr. cité, p. 187. Ainsi la bibliothèque de l'Oflag VI D (à Münster) comprenait 22 000 volumes. De Lübeck, Braudel écrit un jour à Febvre : « notre bibliothèque de camp vient de s'enrichir de 3 à 4 000 volumes » (18 août 1943). En fait, les Oflags étaient largement autogérés et se construisaient au fil du temps leur propre infrastructure. Il est d'autant plus évident qu'on ne peut pas les comparer avec des « prisons » ordinaires ou des camps de concentration comme Theresienstadt, voire Auschwitz. C'est pourquoi il est trompeur de parler, à propos des manuscrits de Braudel, de « prison notebooks », de « cahiers de prison », comme on a pu le lire récemment (Howard Caygill, « Braudel's Prison Notebooks », *History Workshop Journal*, no. 57, 2004, p. 151–160) : Braudel n'était ni dans la situation de Primo Levi, ni dans celle de Gramsci.

²⁵ Témoignage de Mme Paule Braudel ; P. Daix, Braudel, ouvr. cité, p. 167.

²⁶ Cf. Annelen Ottermann, Stephan Fliedner (éds.), *200 Jahre Stadtbibliothek Mainz*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2005.

Méditerranée.²⁷ Braudel pouvait ainsi dépouiller, en pleine guerre, la collection complète de certaines revues allemandes de premier plan, telles que la *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* (fondée en 1903, elle était le modèle que les *Annales* de Bloch et Febvre voulaient « dépasser »²⁸) ou la revue de géographie *Petermanns Mitteilungen*. Dans une lettre à Febvre, Braudel soulignait en style télégraphique : « Livres allemands sont ma providence. »²⁹

Autre particularité de cette captivité qu'il faut avoir à l'esprit : les officiers français, selon la Convention de Genève, continuaient à toucher leur solde. Ils en avaient besoin pour payer leur nourriture et d'autres achats, mais ils pouvaient également acquérir des livres. Ainsi Braudel s'acheta régulièrement des ouvrages historiques allemands³⁰ de même qu'il envoya de l'argent à Febvre en lui demandant de lui procurer à Paris certains ouvrages, comme un *Littre*, la collection de l'*Encyclopédie Française*, la collection complète des *Annales* etc.³¹ Autrement dit, le capitaine Braudel se fit envoyer – par l'intermédiaire de la Croix-Rouge – un certain nombre d'outils de travail comme il en faut pour mener à bien une recherche sérieuse.³² Inversement, comme nous allons le voir, il pourra envoyer à Paris par la même voie les chapitres rédigés de la *Méditerranée* et

²⁷ Cette présence massive de la littérature scientifique allemande – et même de la presse quotidienne allemande (*Frankfurter Zeitung* etc.) – dans la Méditerranée demanderait une étude détaillée.

²⁸ Cf. Peter Schöttler, « 'Désapprendre de l'Allemagne'. Les 'Annales' et l'histoire allemande », in: Hans Manfred Bock, Reinhart Meyer-Kalkus, Michel Trebitsch (éds.), *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années trente*, Paris, CNRS, 1993, t. 1, p. 439–461.

²⁹ Lettre de Braudel à Febvre, 5 février 1942.

³⁰ De temps en temps il en envoya même de son côté à Febvre ; lettre de Braudel à Febvre, 3 août 1941.

³¹ Lettre de Braudel à Febvre, 3 août 1941.

³² Sur la censure des livres envoyés aux prisonniers de la part des Allemands, cf. L. Hannemann, « Der entfesselte Geist », art. cité, p. 108. En fait, une des petites formes de résistance de la part des prisonniers consistait à engorger les services postaux des Oflags afin d'éviter un contrôle sévère des lettres et colis (A. Kusternig, « Zwischen Lageruniversität », art. cité, p. 375).

d'autres textes qu'il avait écrits sur les cahiers d'écolier vendus dans le camp.

Il ne fait donc aucun doute qu'il était parfaitement possible, vu les conditions matérielles de détention, d'écrire un livre dans un camp d'officiers. D'autres détenus en ont d'ailleurs témoigné : ainsi Henri Brunshwig, qui m'a raconté qu'il avait vu Braudel travailler à Lübeck.³³ Mais on peut également renvoyer à l'autobiographie du philosophe Georges Gusdorf qui évoque la vie dans ce camp.³⁴ En revanche, il est plus difficile de décrire cette vie de manière concrète et d'en comprendre les conséquences intellectuelles pour un historien tel que Braudel. Mais voici au moins quelques repaires. En effet, nous possédons, concernant Braudel, trois types de sources qui témoignent de son travail : 1. le livre sur la *Méditerranée* lui-même et les fragments du manuscrit ; 2. la correspondance de guerre, et 3. les divers articles et notes de cours que Braudel a rédigés en captivité.

1. Comme nous l'avons rappelé, Braudel l'a composé et réécrit à son retour en France en utilisant les cahiers d'écolier qu'il avait remplis à Mayence et Lübeck. Ensuite, il a détruit, comme à son habitude, presque tous ses manuscrits.³⁵ Mais un fragment de l'original, qu'il avait offert en cadeau à Lucien Febvre, a survécu. On peut y voir comment Braudel avait découpé les pages manuscrites des cahiers, puis les avait collés et combinés avec des pages retravaillées ou écrites plus tard et tapées à la machine. On peut donc lire la *Méditerranée* comme une sorte de palimpseste – un livre composé d'une multitude de couches différentes. Qu'une partie des pages de ce manuscrit date bien de captivité ressort d'ailleurs du fait qu'elles portent des tampons « *Gepprüft Oflag XII B* » ou « *Gepprüft Oflag X C* ». Aujourd'hui, ce manuscrit, que j'ai eu en main en 1990, est en

³³ Entretien de l'auteur avec Henri Brunshwig, 24 novembre 1987.

³⁴ Georges Gusdorf, *Le Crépuscule des illusions. Mémoires intempestifs*, Paris, Table Ronde, 2002, p. 210 suiv.

³⁵ P. Braudel, « Braudel en captivité », art. cité, p. 21.

possession des héritiers de Lucien Febvre qui en refusent malheureusement l'accès.

2. Une deuxième source importante est constituée par la correspondance de Braudel : soit avec son épouse, qui vivait alors avec leurs enfants en Algérie, soit avec Lucien Febvre et sa famille. En tout et pour tout, environ 120 lettres ou cartes postales (c'est-à-dire de cartes de prisonniers).³⁶ Toutes ces lettres ont été conservées. Elles sont même déjà transcrites et annotées, mais, jusqu'à présent, il était impossible de les publier, parce qu'une partie des héritiers de Febvre refusait son autorisation.³⁷ On ne peut que spéculer sur les raisons. Évidemment, quand on lit la correspondance on devine ce qui déplaisait tellement au fils de Lucien Febvre, même au-delà de son aversion générale envers Marc Bloch et Fernand Braudel, car plusieurs lettres de Lucien Febvre à Braudel commencent par la formule : « Fils... », ce qui est probablement difficile à accepter pour le fils biologique.³⁸ De même, Braudel mentionne quelques fois dans ses lettres son « petit frère » et demande gentiment des nouvelles des enfants Febvre.³⁹ Nous avons donc affaire ici à une sorte de drame familial rétrospectif, triste et ridicule à la fois...

Car, intellectuellement, ce blocage de la correspondance de guerre entre Braudel et Febvre a eu deux conséquences de taille : d'abord, la vie quotidienne du prisonnier Braudel et tout son travail sur la *Méditerranée* et ses autres projets restent quasiment inconnus;⁴⁰ ensuite, l'attitude de Braudel, mais aussi de Febvre, vis-à-vis

³⁶ Voir : [www.apra.asso.fr/APRA/Articles/HS11_Courrier-PrisonnierGuerreFrancsais-1.pdf].

³⁷ Cf. P. Braudel, « Braudel en captivité », art. cité., p. 14 ; Daix, Braudel, ouvr. cité, p. 151.

³⁸ Lettres de Febvre à Braudel, 5 juillet 1941 et 15 août 1941. Cf. également F. Braudel, « Ma formation d'historien », art. cité, p. 16.

³⁹ Par exemple dans sa lettre du 27 décembre 1943.

⁴⁰ Outre les articles cités de P. Braudel, cf. Guiliana Gemelli, Fernand Braudel e l'Europa universale, Venise, Marsilio, 1990 (éd. française fortement modifiée : Fernand Braudel, Paris, O. Jacob, 1995) ; P. Daix, Braudel, ouvr. cité ; Erato Paris, La Genèse intellectuelle de l'œuvre de Fernand Braudel : « La Méditerranée et le monde

de la guerre et du gouvernement de Pétain reste largement ignorée, si bien que toutes sortes de rumeurs ont pu circuler (et circulent encore) tel un « trait empoisonné » (Pierre Vidal-Naquet), quant à leur « accommodement » opportuniste avec le régime de Vichy.⁴¹ Un historien a même écrit que « l'hypothèse d'un Lucien Febvre purement et simplement pétainiste demeure la seule acceptable ». ⁴² Or, la correspondance Febvre-Braudel montre sans ambiguïté aucune – et bien qu'elle ait dû passer la censure et donc être rédigée en « langage d'esclave » – que les deux correspondants n'avaient que du mépris pour le gouvernement de Pétain. Aussi nous y trouvons, par exemple, quelques formules qui montrent à quel point Febvre admirait l'engagement de Marc Bloch dans la résistance et le soutenait dans la mesure de ses moyens.⁴³ Dans une lettre à Braudel, il répond, par exemple, à la question de savoir comment allait celui-ci par la phrase : « Pas vu mon co-directeur qui devait passer ici. Il se comporte très, très bien, vous savez, très bravement et activement. Je dis *très*. »⁴⁴ Bien entendu, Braudel comprit aussitôt.⁴⁵

3. Enfin, une dernière source est à notre disposition, tout aussi essentielle, à savoir les *autres textes* que Braudel a rédigé en Oflag. Parmi ceux-ci quelques articles et comptes-rendus écrit pour les

méditerranéen à l'époque de Philippe II », Athènes, Institut de recherches néohelléniques, 1999.

⁴¹ Cf. surtout Philippe Burrin, *La France à l'heure allemande*, Paris, Seuil, 1995, p. 322 et suiv. Sur cette polémique, je renvoie à P. Daix, Braudel, *ouvr. cité*, p. 187 et suiv., ainsi qu' à mon article « La continuation des Annales sous l'occupation – une 'solution élégante' ? », in : Albrecht Betz, Stefan Martens (éds.), *Les Intellectuels et l'Occupation, 1940–1944. Collaborer, partir, résister*, Paris, Autrement, 2004, p. 243–261.

⁴² Alain Guerreau, « Les Annales E.S.C. vues par un médiéviste », *Lendemain*, no. 24, 1981, p. 48. Voir du même auteur : *Le Féodalisme. Un horizon théorique*, Paris, Sycomore, 1980, p. 122.

⁴³ Rappelons que Bloch logeait souvent chez Febvre quant il venait à Paris durant l'occupation.

⁴⁴ Lettre de Febvre à Braudel, août 1944. C'est Febvre qui souligne !

⁴⁵ Aujourd'hui, nous savons que Marc Bloch à cette date était déjà mort, assassiné le 16 juin 1944 par la Gestapo près de Saint-Didier-de-Formans (au Nord de Lyon).

Annales, et dont certains ont même pu paraître *avant* la Libération,⁴⁶ mais aussi les cours et conférences que Braudel avait pu donner à Mayence et à Lübeck et que, vers la fin de sa période lübeckoise, il avait commencé à rédiger et à récrire sur la base des notes prises par certains auditeurs pour en faire éventuellement un petit livre intitulé : *L'Histoire, mesure du monde*.⁴⁷

Certes, ce projet n'aboutira pas et le manuscrit en question ne fut publié qu'en 1997, mais au moins ce *fragment* a survécu. Si bien que nous pouvons lire aujourd'hui, à coté de la *Méditerranée* et même en parallèle avec celle-ci, cet « historique » (au sens de Droysen), cette *théorie* minimale de l'écriture de l'histoire (au sens de Michel de Certeau), qui lui occupait l'esprit au moment même où il rédigeait la *Méditerranée*.

Avant d'y pénétrer plus avant, revenons cependant une dernière fois à la correspondance du prisonnier Braudel. Car de jour en jour nous pouvons y suivre la naissance de la *Méditerranée* et l'évolution de sa réflexion :

- Le 1er mai 1941, nous lisons : « Je vous envoie [...] 500 premières pages de mon livre manuscrit. Reste suivra. »

⁴⁶ Cf. F. Braudel, « À travers un continent d'histoire. Le Brésil et l'œuvre de Gilberto Freyre », *Mélanges d'histoire sociale*, 1943, p. 3–20 ; « Faillite de l'histoire, triomphe du destin ? », *ibid.*, 1944, p. 71–77 ; « Y a-t-il une géographie de l'individu biologique ? », *ibid.*, 1944, p. 26–37 ; « Actions en hausse : Philippe II ? », *ibid.*, 1944, p. 96–100. On trouvera une bibliographie complète dans : F. Braudel, *L'Histoire au quotidien*, ouvr. cité, p. 555–582.

⁴⁷ Fernand Braudel, « L'Histoire, mesure du monde », in : *id.*, *Les Ambitions de l'histoire* (Les Écrits de Fernand Braudel, éd. par Roselyne de Ayala et Paule Braudel, t. II), Paris, de Fallois, 1997, p. 11–83. Pour le titre choisi par Braudel, il pourrait s'agir d'une allusion critique, tout en le renversant, au titre d'un livre de Bernard Faÿ (*L'Homme, mesure de l'histoire*, Paris, Labergerie, 1939) que Braudel avait certainement lu soit avant la guerre, soit en captivité. Sur B. Faÿ (1893–1978), qui défendit une conception de l'histoire tout à fait opposée à celle de Braudel et joua un rôle funeste durant l'occupation, cf. Antoine Compagnon, *Le Cas Bernard Faÿ*. Du Collège de France à l'indignité nationale, Paris, Gallimard, 2009 ; John H. Harvey, « Conservative Crossings. Bernard Faÿ and the Rise of American Studies in Third-Republic France », *Historical Reflections*, 36, 2010, p. 95–124.

- Trois mois plus tard, le 3 août 1941, vient la suite : « Vais vous envoyer second colis avec livres, plus copie bien écrite début de mon livre avec grosses modifications. »

- Puis, le 24 août 1941 : « Reste du livre écrit, il faut le recopier, l'envoyer. »

- 26 octobre 1941 : « Vous expédie demain [...] livres, papiers et 9 cahiers, seconde partie de mon livre : 1550 à 1600 les grands problèmes. Simple carcasse. 3^e partie déjà écrite : les événements et les hommes de 1550 à 1700. Tout cela au prix gros effort. »

- 5 novembre 1941 : « Toujours plongé dans littérature géographique allemande, manière de refaire 1^{ère} partie de mon livre dont recopie par ailleurs 3^e partie. »

- 5 février 1942 : « Vais vous envoyer aujourd'hui ou demain colis de livres et 9 derniers cahiers de ma thèse. »

En fait, tout ceci ne concerne que la première mouture. Car une fois à Lübeck, Braudel entamera une révision complète du manuscrit et en 1944 même une troisième. Évidemment il n'aura plus autant de livres à sa disposition, puisqu'il ne pourra plus utiliser de bibliothèque allemande comme à Mayence, mais dans le cadre d'une captivité largement autogérée, qui lui plaira d'autant plus qu'il pouvait être sûr de ses camarades,⁴⁸ il continuera de disposer de beaucoup de temps libre. Ainsi, le 27 décembre 1942, il écrit à Lucien Febvre : « À nouveau ai repris ces derniers temps mes papiers et ai écrit une nouvelle édition définitive de mon livre. Remis de l'ordre, clarifié ici et là, développé ailleurs. Progrès sans doute. Comme si je montais un escalier – escalier qui n'en finit pas. » Et ainsi de suite, d'année en année. Le 6 mars 1944, il déclare une nouvelle fois : « Meilleur de mon temps [...] consacré à nouveau à *Méditerranée*, ai recommencé mon travail d'écriture ... » Et le 20 avril 1944 : « Me suis remis devant ma *Méditerranée*. Vous connaissez mon plan tri-

⁴⁸ En 1984 il dira à un journaliste : « Lübeck a été pour moi une libération. J'étais avec des gens qui pensaient comme moi. Ils étaient tous en faveur de De Gaulle » (cité par Daix, Braudel, op. cit., p. 179). Cf. aussi J.M. d'Hoop, « Lubeck », art. cit., p. 21 suiv., qui nuance un peu l'analyse : « on ne portait pas la francisque à Lübeck, mais beaucoup l'avaient portée avant d'y arriver » (p. 23).

partite : histoire immobile (le cadre géographique), histoire profonde, celle des mouvements d'ensemble, histoire événementielle... Qu'en pensez-vous? »⁴⁹

Arrêtons ici cette petite chronique. Comme on l'aura compris, la captivité n'impose pas seulement au prisonnier une activité régulière, pour ne pas tomber dans la dépression, mais lui offre également l'occasion de poursuivre, avec une concentration extrême, son grand projet intellectuel, la rédaction de sa thèse qu'il venait d'amorcer durant l'été 1939, après avoir relu ses fiches et ses matériaux.⁵⁰ Il avait donc l'essentiel de son plan et la plupart de ses sources en tête et pouvait se mettre au travail, même dans les conditions très incommodes d'un camp de prisonniers. Mais peut-être, qu'en retour, ces conditions le forçaient également à un examen de conscience qui, dans d'autres circonstances, lui aurait manqué ou l'aurait mené bien ailleurs ?

Quoi qu'il en soit, les traces de cet examen peuvent se lire à la fois dans la *Méditerranée* – dans sa première version, éditée par Armand Colin à compte d'auteur en 1949 – et dans les cours que l'auteur a pu tenir entre 1941 et 1943. Même s'il est impossible d'analyser ici ce corpus dans le détail, deux thèmes, au moins, semblent devoir être retenus. Premièrement, les cours de Braudel montrent de manière explicite quelle forme d'histoire il soutenait au moment de l'écriture de la *Méditerranée*, puisque ils datent exactement de la même époque. Deuxièmement, Braudel s'y exprime pour la première fois, et dans une situation historique particulièrement difficile et tendue, sur le rapport entre passé et présent, entre longue durée et actualité historique, entre l'histoire en profondeur et l'histoire en train de se faire – ce qui est déjà remarquable en soi.

⁴⁹ À sa femme Braudel écrira au même moment : « Joie folle au travail. [...] Sorte de grâce extraordinaire. Tout est simple maintenant dans l'architecture et la rédaction de mon livre ». Cité par P. Braudel, « Braudel en captivité », art. cit., p. 21.

⁵⁰ Cf. Paule Braudel, « Les origines intellectuelles de Fernand Braudel : un témoignage », *Annales ESC*, 47, 1992, p. 237–244 ; P. Daix, Braudel, ouvr. cité, p. 153 et suiv.

Les arguments qu'il avance sont d'ailleurs très proches de ceux que Febvre au même moment développe dans son cours à l'École Normale, « Vivre l'histoire » (1941),⁵¹ et de certains passages de *l'Apologie pour l'histoire* de Marc Bloch.⁵² Sans le savoir, Braudel semble même plus proche de Bloch que de Febvre en soulignant autant la *scientificité*, du moins tendancielle, de l'histoire, quitte à citer en exergue le livre programmatique du sociologue positiviste Louis Bourdeau (1824–1900) – « l'histoire est et ne saurait être qu'une science » –⁵³ et à évoquer de façon très optimiste les « lois de l'histoire » qu'il s'agirait de découvrir.⁵⁴ Dans les premiers chapitres il accentue également le caractère explicatif de cette science par rapport à son côté descriptif et au simple rassemblement de « faits », qui dominait encore la conception traditionnelle, enseignée notamment par Langlois et Seignobos.⁵⁵ Enfin, Braudel va jus-

⁵¹ Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris, A. Colin, 1953, p. 18–33.

⁵² Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, éd. par Étienne Bloch, Paris, A. Colin, 1997, p. 124 et suiv.

⁵³ F. Braudel, « L'Histoire... », art. cité, p. 34. Contrairement à ce qu'a pu écrire Jacques Rancière dans un petit livre suggestif, mais à l'opposé de la pratique de la plupart des historiens (*Les Noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992), cet auteur peu connu d'un ouvrage précurseur (*Louis Bourdeau, L'Histoire et les historiens. Essai critique sur l'histoire considérée comme science positive*, Paris, Alcan, 1888) était lu et apprécié au début du 20^e siècle par les grands réformateurs de l'histoire : Berr, Lacombe, Bloch, Febvre – et ensuite Braudel. Cf. Robert Leroux, *Histoire et sociologie en France. De l'histoire-science à la sociologie durkheimienne*, Paris, PUF, 1998, p. 52–66.

⁵⁴ Sur l'optimisme scientifique de Bloch je me permets de renvoyer à mon introduction aux actes du colloque de 2007 : *Marc Bloch et les crises du savoir*, dir. par Peter Schöttler et Hans-Jörg Rheinberger, Berlin, Presses du Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte, 2011, [<http://www.mpiwg-berlin.mpg.de/Preprints/P418.PDF>]. Rappelons aussi que Febvre a longtemps partagé cette conception un peu « scientifique » de l'histoire : cf. sa leçon inaugurale à Strasbourg en 1919, « L'histoire dans le monde en ruines » (*Revue de synthèse historique* 30, 1920, no. 88, p. 1–15), ainsi que l'article « History », rédigé en commun avec Henri Berr pour la *International Encyclopedia of the Social Sciences*, t. 7, 1932, p. 357–368.

⁵⁵ Cf. leur fameux livre : Charles-Victor Langlois, Charles Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris, Hachette, 1898 ; rééd. Kimé, 1992. Dans une de ces lettres, Braudel demande instamment à Febvre d'écrire quelque chose contre le « catéchisme Langlois Seignobos » (4 août 1943).

qu'à souligner l'analogie avec les sciences de la nature en écrivant (un peu comme Marc Bloch dans l'*Apologie*) : « Ce monde des hommes sur lequel travaille l'histoire est à étudier (toutes choses égales par ailleurs) comme les réalités physiques. Nous avons à l'observer, à déduire, à lier nos résultats par des *hypothèses* provisoires, à tenter des expériences, à expérimenter, à chercher des lois. Et une attitude scientifique s'impose à nous, historiens, comme aux physiciens : observer sans passion, conclure sans parti pris préalable, faire abstraction de nos passions, de nos calculs, de nos positions morales et sociales. L'historien n'a pas à juger, mais à expliquer et à comprendre. »⁵⁶

De cela découle une vive critique de « l'histoire événementielle » (le terme est déjà là),⁵⁷ de l'histoire politique, de la simple biographie et de la « petite histoire ». À leur place, Braudel plaide pour ce qu'il appelle la « grande histoire », plus large et plus profonde. Dans ce contexte, une citation du médiéviste Edmond Faral, administrateur du *Collège de France*, lui sert d'exergue (et il la reprendra d'ailleurs dans la préface à la 1^{re} édition de la *Méditerranée*)⁵⁸ : « C'est la peur de la grande Histoire qui a tué la Grande Histoire ».⁵⁹ Ce qu'il vise est – évidemment – une histoire de sociétés entières, une histoire des espaces et des structures et surtout une histoire en profondeur qui se démarque de l'histoire et de la géographie traditionnelles, tout en plaidant pour une alliance entre histoire et sciences sociales. Ainsi donc ce manuscrit de 1941–1944 annonce déjà le Braudel des années 1950–1960.⁶⁰

Mais, par rapport à la *Méditerranée*, il faut encore signaler un autre aspect très frappant et original : la façon dont Braudel évoque le « temps présent », lui auquel on a souvent reproché de ne pas s'intéresser suffisamment à « l'actuel ». En effet, dès la première

⁵⁶ F. Braudel, « L'Histoire... », art. cité, p. 35.

⁵⁷ Ibid. p. 17.

⁵⁸ F. Braudel, « Préface de La Méditerranée », in : id., *Les Ambitions de l'histoire*, ouvr. cité, p. 269–275.

⁵⁹ F. Braudel, « L'Histoire... », art. cité, p. 13.

⁶⁰ Cf. G. Gemelli, *Fernand Braudel*, ouvr. cité, p. 249 et suiv.

phrase du manuscrit *L'Histoire, mesure du monde*, il établit justement ce lien en déclarant : « J'ai la prétention de vous expliquer le temps présent. »⁶¹ Et de préciser aussitôt : « Au-delà des circonstances que nous vivons, au-delà des remous qu'elles entraînent. » En fait, il veut « expliquer, dans une certaine mesure, ces circonstances et ces remous eux-mêmes. » C'est dire que le présent vient d'abord, certes, mais on ne peut l'expliquer qu'en faisant un pas en arrière, qu'en prenant du recul, pour l'expliquer à partir et à l'aide de la science de l'histoire. De manière critique, mais aussi de manière impassible : « *id est quod est* », cette formule de saint Augustin revient plusieurs fois sous sa plume. « Le vrai c'est ce qui est », ou plutôt : « les choses sont comme elles sont ». ⁶² Cela lui permet de critiquer ensuite l'histoire « événementielle » et de mettre en garde contre la manie des historiens de tout expliquer par « le hasard ». ⁶³ Or dès que l'on est prêt à quitter l'histoire des grands hommes, aperçus essentiellement à travers la presse ou les « actualités » au cinéma, ou des individus isolés, dès qu'on se penche donc sur l'histoire des collectivités, sur « l'histoire sociale », la difficulté s'estompe en partie et surtout se transforme. Ainsi, par exemple, ce n'est qu'à partir de l'histoire profonde de l'Allemagne que l'on comprendra ses dirigeants – entendez : Hitler. ⁶⁴ Et pour ce faire encore mieux comprendre, il donne un exemple particulièrement frappant, l'histoire de l'Oflag dans lequel lui-même et ses auditeurs se trouvent :

⁶¹ F. Braudel, « L'Histoire... », art. cité, p. 16.

⁶² Ibid., p. 14 et 80. Cf. saint Augustin, Soliloques, II, 5, 8.

⁶³ Sur ce point on peut de nouveau constater une grande proximité avec l'Apo-logie pour l'histoire de Marc Bloch qui réfléchit également sur causalité et contingence pour conclure que « ce qu'il y a en histoire de plus profond pourrait bien être aussi ce qu'il y a de plus sûr » (ouvr. cité, p. 103). Sur les problèmes du hasard historique cf. aujourd'hui : Jean Stengers, *Vertiges de l'historien. Les histoires au risque du hasard*, Paris, Synthélabo, 1998 ; Arnd Hoffmann, *Zufall und Kontingenz in der Geschichtstheorie*, Francfort s. Main, Klostermann, 2005 (sur le hasard chez Braudel).

⁶⁴ F. Braudel, « L'Histoire... », art. cité, p. 28 et suiv.

« L'histoire d'un camp de prisonniers, écrit-il, est un faisceau d'histoires particulières sans gros intérêt, les histoires de chacun d'entre nous, minces filets d'eau, successions d'actes, de pensée difficiles à reconstituer, même si vous tenez un journal de bord. Elle est aussi l'histoire d'incidents 'publics' : une évasion, une querelle, un raconter. Là encore il sera bien difficile de faire l'exacte lumière, autant de témoins, autant de versions, n'est-il pas vrai ? Imaginez les difficultés pour préciser le jour, l'heure, le lieu, les responsabilités exactes. Par contre rien n'est plus aisé que de reconstituer notre histoire collective, les conditions de notre vie matérielle, les périodes successives de notre vie morale collective : elles se suivent et ne se ressemblent pas [...]. Avec une douzaine de témoignages, une visite sur les lieux, deux ou trois bonnes correspondances, de bonnes statistiques, la reconstitution pourrait être parfaite. Au-delà de l'événementiel, au-delà de l'individuel, l'histoire des groupes offre un terrain solide. C'est de ce côté que doit porter notre effort. Et le reste de l'histoire s'en trouvera éclairé, dans le récit de ses événements tout comme dans ses habituels détails biographiques. »⁶⁵

Bref, dans ces cours tenus en captivité, s'annonce déjà tout un projet qui ne sera réalisé que bien plus tard, du moins en partie, et qui continue encore à nous interroger aujourd'hui en tant que programme historiographique : comment les historiens pensent-ils le rapport entre histoire des structures et histoire du temps présent, entre histoire sociale et histoire des individus (« agents »), entre la « grande histoire » remontant très, très loin dans le temps – dans le sens de ce que l'on appelle aujourd'hui la « *Big History* », l'histoire de la planète entière depuis ses origines cosmiques⁶⁶ – et notre minuscule présent, si embrouillé, si plein d'événements et si difficile à comprendre.

⁶⁵ Ibid., p. 29. Après son retour de captivité, Braudel participera activement au projet de la Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale, fondée par Lucien Febvre, et y lancera notamment une enquête collective sur la captivité ; cf. son article « La captivité devant l'histoire », Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale, 7, 1957, p. 3–5.

⁶⁶ Cf. à titre d'introduction: Fred Spier, *Big History and the Future of Humanity*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2011.